

BIENÇA PLAINDRE



I

—Mes chers amis, cette petite servante était un prodige de travail ; mais elle manquait de genre.

II

—Enfin nous eûmes le genre. Mais nous eûmes aussi l'ouvrage à faire.

et le malheur était doublement entré dans cet honnête intérieur, — jusque là si heureux, — atteignant en même temps l'ainé de la famille dans ses affections les plus chères. La femme d'Alphonse avait été emportée en quelques semaines par la fièvre typhoïde, et son beau-père, ruiné par les faillites successives de clients et de banquiers, avait dû, pour ne pas être lui-même contraint de déposer son bilan, de vendre en toute hâte son usine à vil prix. Toute la fortune du beau-père et du gendre servit à désintéresser les créanciers. Il ne leur resta plus que des ressources pécuniaires insignifiantes ; mais ils avaient sauvé l'honneur du nom et, pour des gens de cœur, c'était la chose la plus importante.

Le beau-père d'Alphonse ne survécut pas à cette ruine qu'il n'avait pu prévoir et dont, en somme, il ne se sentait pas responsable. Le coup était trop rude. On le trouva un matin mort dans son lit. Le chagrin lui avait porté au cœur et l'avait tué.

**

A quarante ans, après avoir dirigé pendant plusieurs années l'une des plus importantes exploitations industrielles de Paris, Alphonse Rebouillant s'était donc trouvé à peu près dans la même situation qu'à ses débuts dans la vie, avec cette aggravation qu'il n'était plus jeune et qu'il avait à son tour charge d'âme, puisqu'il avait un fils dont l'éducation n'était pas terminée.

Il comprit que, dans ces conditions, il lui serait difficile de reconquérir à Paris une situation convenable et il résolut de s'expatrier.

Après avoir pris tous les renseignements nécessaires auprès d'un de ses anciens correspondants d'Amérique, il partit avec son fils pour New-York, dans l'espoir d'y reconstituer rapidement sa fortune.

Le courageux ingénieur n'eut point à se repentir de sa résolution, puisque, au bout de dix ans, il pouvait rentrer en France avec une aisance honorablement acquise par un intelligent et persévérant travail.

**

On conçoit maintenant l'émotion et la joie éprouvées par Prosper Rebouillant en recevant la lettre par laquelle son frère lui annonçait son

prochain et définitif retour en France et l'arrivée immédiate de son neveu et filleul Arthur.

Ainsi, c'était donc vrai, sous huit ou dix jours il presserait son filleul dans ses bras et quelques semaines plus tard son frère reviendrait à son tour... On allait de nouveau se trouver réunis, et pour toujours cette fois...

ESPRIT LOGIQUE



Grand papa. — Pourquoi les petites filles font-elles leurs prières tous les soirs ?

Eva. — Pour que le bon Dieu ait la chance de savoir ce qu'elles veulent pour le lendemain.

Que ces huit jours parurent longs à l'excellent homme dont la patience n'était point, d'ailleurs, la qualité dominante ! Comme tous les Rebouillants, dont la vivacité est le seul défaut, le brave et digne homme s'emportait à la moindre contradiction, s'irritait au plus léger obstacle, quitte à reconnaître aussitôt son erreur et à regretter sa vivacité, car il avait, comme on dit, *le cœur sur la main*.

Durant ces huit jours d'attente, l'impatience lui fit perdre l'appétit et le sommeil. On peut donc concevoir dans quel état de surexcitation il se trouvait lorsque, après avoir reçu du Havre un télégramme dans lequel son neveu lui indiquait l'heure de son arrivée à Paris, il se rendit à la gare Saint-Lazare pour le recevoir.

Oh ! il ne fut pas en retard, ce jour-là, l'excellent Prosper : il était dans la salle d'attente, précédant la sortie des voyageurs, une bonne demi-heure avant l'arrivée du train du Havre, et il se promenait fiévreusement de long en large, regardant sa montre toutes les deux minutes. Jamais le temps ne lui avait paru aussi long.

Enfin, le train arriva en gare. Prosper, bouculant tout le monde, se précipita comme un tourbillon vers l'étroite issue par laquelle devaient passer les arrivants, sans s'inquiéter des récriminations qu'il soulevait sur son passage, il réussit à se placer au premier rang de la foule, massée à la sortie, juste à point pour recevoir dans les jambes le choc d'une valise que portait à la main un voyageur arrivant en sens contraire.

— Faites donc attention, maladroit ! lui cria d'un ton colère Prosper subitement devenu cra-moisi.

— Eh ! faites attention vous-même, répliqua le voyageur sur le même ton ; vous n'avez qu'à ne pas boucher la sortie et l'on ne vous chatouillera pas les pattes, monsieur le dindon en colère...

— Vous êtes un impertinent ! un polisson ! hurla Prosper mis au comble de l'exaspération par cette épithète de *dindon*.

— Un polisson ! Ah ! ça, dites donc, retenez votre langue ou prenez garde à vous, vieille muzette ! riposte sur le même ton le voyageur en s'avancant d'un pas.

— Ah ! c'est trop fort ! glapit Prosper en s'élançant sur son interlocuteur, à qui il administra une gifle retentissante.